

Ne sommes-nous pas tous devenus des Tartuffes, en acceptant de vivre dans ce monde fait d'abus et de violences ? Comment sortir de l'hypocrisie sans s'extraire du monde ?

- Jean Bellorini -

Il Tartufo

TNS Théâtre National de Strasbourg

Saison 23-24

Entretien avec **Jean Bellorini**

Pouvez-vous revenir sur la genèse de ce projet ?

C'est une vieille histoire qui remonte au moment où je dirigeais le Théâtre Gérard Philippe à Saint-Denis [de 2013 à 2020]. Je cherche souvent des partenaires étrangers pour mes spectacles. Je l'ai fait, par exemple, avec le Berliner Ensemble où j'ai mis en scène *Le Suicidé* de Nicolai Erdman ou le Théâtre Alexandra à Saint-Petersbourg avec *Kroum* d'Hanokh Levin. Le directeur du Teatro di Napoli, Luca De Fusco, était venu voir *Liliom* de Ferenc Molnár à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, en juin 2015. Il m'a ensuite fait la proposition de venir à Naples créer un spectacle. Entre temps, il y a eu l'état d'urgence sanitaire, je suis passé de la tête du TGP à celle du Théâtre National Populaire [Jean Bellorini dirige le TNP depuis 2020] et le Teatro di Napoli a changé de direction. Je pensais que ce projet ne serait plus une priorité et qu'il serait abandonné. Finalement, le nouveau directeur y tenait fermement. Il l'a donc maintenu. L'année Molière approchant [Molière aurait eu 400 ans en

2022. Des activités et spectacles sont organisés partout en France pour célébrer le grand dramaturge], nous avons décidé de travailler ce grand monument de la littérature dramatique, que je n'avais en fait jamais monté. Et je me suis tout de suite décidé pour *Tartuffe*. C'est un texte que j'avais en tête depuis longtemps et que j'avais travaillé à plusieurs reprises dans des écoles de théâtre. Aussi n'avais-je jamais vraiment été convaincu par les *Tartuffe* que j'avais vus en France. Il me manquait toujours quelque chose. Mais je n'avais jamais osé m'y atteler. J'avais un désir très fort de travailler avec des acteurs italiens et des actrices italiennes. Je suis fils d'Italien, je parle italien, j'ai appris à lire et à écrire en italien. J'aime profondément ce pays, sa culture, sa langue, son état d'esprit. Je ne parle évidemment pas de politique! Faire ce *Tartuffe* italien était surtout une intuition, un pari.

Vous pouvez expliquer le pari de cette intuition ?

Tartuffe est une comédie, une peinture de grands et hauts caractères. Il y a une force de vie dans les personnages. Le faire en italien est une façon d'assumer pleinement le code de la comédie, mais sans tomber dans la facilité de la farce. J'avais l'intuition que je pouvais marier la rigueur de

Molière et la vivacité de la langue italienne. Il y a une énergie dans la langue italienne qui permet d'explorer la joie, les ressorts multiples du théâtre, à travers ces personnages. L'idée de mettre en scène *Tartuffe* en italien me paraissait vraiment cohérente, comme une profonde fidélité à Molière. C'était un désir, oui, tout comme une intuition esthétique. J'avais en tête les acteurs de Giorgio Strehler par exemple. Sur scène, les acteurs sont très rapides, comme si l'accord entre la pensée et la parole était entier. Les personnages pensent plus vite, parlent plus vite.

Comment composez-vous, alors, votre distribution italienne ?

Il y a eu dès le départ la volonté d'un *Tartuffe* joyeux, généreux. Mélange de grâce et de violence, de profondeur et d'agilité. J'ai rencontré Federico Vanni et ça a été une révélation artistique et humaine. J'avais mon *Tartuffe*. Ensuite, il n'y a pas de troupe permanente dans les théâtres en Italie, mais des fidélités d'acteurs qui travaillent régulièrement pour un même théâtre et aussi des aventures avec des acteurs venant de différentes familles de théâtre. J'ai dû rencontrer une trentaine de comédiens. J'ai choisi des acteurs de Naples mais aussi issus de différentes villes d'Italie.

La troupe est nombreuse, très diverse, elle mêle des Napolitains, des Milanais, des Florentins, des Génois... J'avais vu Betti Pedrazzi dans deux mises en scène de Toni Servillo, *La Trilogie de la villégiature* de Carlo Goldoni et *Le voci di dentro* de Eduardo De Filippoelle, joue Madame Pernelle. Teresa Saponangelo, qui a joué le rôle principal dans le dernier film de Paolo Sorrentino, *La Main de Dieu*, est Elmire (qui a par ailleurs obtenu le Ubu, équivalent des Molières en Italie, pour son interprétation de Dorine dans le *Tartuffe* mis en scène par Toni Servillo il y a une vingtaine d'années). J'ai emmené avec moi Jules Garreau, le seul Français dans le spectacle, un comédien qui fait partie de ma troupe depuis toujours. Il a d'ailleurs fait l'École du TNS. Il joue Valère.

Comment avez-vous abordé ce classique ?

Ma préoccupation principale, quand je travaille, c'est de trouver un équilibre. Je ne viens jamais sur un plateau avec une idée préconçue ou un point de vue dominant sur le texte. Je n'ai pas fait de recherches historiques sur le texte. Tout le contexte historique, politique et religieux de l'époque n'a pas été un angle d'attaque ou une source de préoccupation. J'ai abordé ce texte sous l'angle de la vie, du simple rapport à la vie.

« Le théâtre,
ce sont des histoires
qu'on se raconte,
qu'on se partage,
des personnes
qui croient à l'histoire
qu'ils voient.
On s'oublie en y croyant,
mais pour mieux
se retrouver après. »

En fait, quand je disais que je n'avais jusqu'à présent jamais été convaincu par les mises en scène de *Tartuffe* vues en France, c'est que je n'étais jamais parvenu à trouver à chaque fois cet équilibre dont je parle. À quoi doit-il tenir? D'un côté, il faut éviter de basculer vulgairement dans la grosse farce des tréteaux, éviter de projeter cette imagerie un peu grossière de la comédie, et d'un autre côté, il me paraît important de ne pas sombrer dans une vision trop froide, cérébrale de la dimension psychologique et des rouages de l'action. Trouver l'entre-deux, entre la pièce grave et la pièce joyeuse. Peut-être en France est-on trop cérébral, psychologique, voire intellectuel. Comme je l'avais parié, la langue italienne, sa musique, ses sonorités, sa sensualité, apportent quelque chose de fondamental à la façon d'aborder *Tartuffe*, il y a une énergie, une joie entraînante, un tourbillon. Ce que j'ai vraiment voulu viser, c'est donc cet équilibre, trouver un alliage entre la langue rigoureuse et pure de *Tartuffe*, sa beauté, sa grandeur, la dimension psychologique des relations, la densité des personnages, et la joie, l'énergie, la fureur et la vélocité du jeu comme de la langue italienne. Il faut que ce soit vivant, sur le plateau, généreux et intelligent à la fois. Il ne faut pas que le sentiment aille contre l'intelligence et inversement. Il faut parvenir à marier les deux. Ne pas être trop dans

le crâne et le mental, tout comme ne pas être trop dans le sensible, l'épidermique et le pittoresque.

Cet équilibre que vous avez trouvé, s'est-il composé avec les acteurs ?

Oui. J'avais donc cette intuition que mettre en scène *Tartuffe* en italien était une manière d'être fidèle à Molière et je crois ne pas m'être trompé. Travailler avec eux a confirmé mon intuition initiale que la langue italienne rendait la langue de Molière presque familière de celle que j'imagine qu'on entendait au XVII^e siècle. J'ai trouvé des acteurs extrêmement généreux, qui aiment profondément le jeu. Parfois, je me demande si on ne l'oublie pas, en France, cet amour du jeu. Jouer, purement et simplement. Sans oublier bien sûr l'art de la distance. Là encore, c'est une question d'équilibre : ne pas être trop naïf, ne pas être trop distancié. Jusqu'où peut-on aller dans la simplicité ? Au fond, voilà ce que je recherche dans le théâtre, un équilibre et une simplicité. Le théâtre, ce sont des histoires qu'on se raconte, qu'on se partage, des personnes qui croient à l'histoire qu'ils voient. On s'oublie en y croyant, mais pour mieux se retrouver après. Pour moi, le théâtre populaire se situe dans ce rapport. C'est ce qui rassemble, fédère le divers, le multiple, le contradictoire qu'exprime la

vie, sous toutes ses formes : un son, une odeur, une musique, un souvenir, une angoisse, tout cela peut rassembler. C'est en rassemblant le divers sur un plateau qu'on peut rassembler tout le monde dans la salle. Je ne crois pas chercher un style. Je cherche la simplicité. Être simple, c'est justement placer le spectateur dans cet oubli de soi et ce rappel à soi. Cela a été possible avec les acteurs italiens. J'ai beaucoup aimé travailler avec des comédiens qui ramenaient la vie, le jeu, la réalité sensible du théâtre, au centre du plateau. Ils ont été dans la joie. Dans quelque chose d'immédiat et de rapide. Il y a chez les acteurs italiens un parler-vite qui insuffle au jeu une énergie virevoltante. Quoi qu'il en soit, je ne peux pas travailler contre des comédiens. Ma démarche théâtrale a toujours été de composer avec eux. Je n'impose jamais une vision à un acteur, qui irait à son encontre, à ce qu'il représente intrinsèquement. J'essaie seulement d'alimenter ce que l'acteur peut ne pas avoir conscience de ce qu'il est pour le personnage, mais je ne vais jamais contre.

Vous avez commandé une nouvelle traduction en italien pour ce texte.

Carlo Repetti, mort en 2020, a traduit le texte de Molière. Il n'a pas conservé la structure des

douze pieds de l'alexandrin français. Je n'y tenais pas. En revanche, il a gardé le jeu des rimes. C'était important. Un point d'appui pour le jeu. Pour approcher un jeu naturel, les comédiens cherchaient à casser la rime. Je leur ai demandé de faire le chemin inverse : assumer et jouer la rime, pour mieux la faire briller. Ils jouent avec la langue poétique en cherchant la rime. Jouer avec la forme était une façon de mieux faire remonter le sens.

Comment voyez-vous le personnage de Tartuffe ?

Je le situe du côté de la vie et du plaisir. C'est un type généreux et excessif, plein de joie. Bon, beau, gras. C'est un monstre, capable de tout. Il aime manger. Il a une telle soif de vivre. J'y vois de la bonhommie. Tout le contraire, bien sûr, de la figure austère et mentale du janséniste. C'est un jouisseur, un profiteur. Je vois Alberto Sordi qui mange son plat de pâtes dans *Un américain à Rome*. Je pense à Ettore Scola. J'en ai fait un personnage imprégné de la comédie réaliste italienne. Personnage concret et poétique à la fois, avec un côté un peu primaire, entier, du sentiment humain. Mais bien sûr, c'est un imposteur. Il fallait donc créer un personnage ambigu. Plus ambigu et complexe qu'il ne paraît. C'est à la fois la joie de vivre et la manipulation des autres. La bonhommie et la perversité. Il est

agile, fort, grand. Il danse. C'est un corps dansant et sensuel. Drôle et monstrueux à la fois. Federico Vanni sait manifester toutes ces nuances. Grâce à son jeu virtuose, Tartuffe peut devenir amoureux comme il peut manipuler. Il porte un niveau d'intensité émotionnelle très fort.

On en vient donc à l'hypocrisie et à l'imposture.

Dans sa perversité, il incarne effectivement la figure de l'hypocrite. Cette figure est passionnante, parce qu'elle déploie le théâtre, le jeu, le dédoublement, le théâtre dans le théâtre. J'aime faire froter et troubler cette figure avec celle de l'acteur. L'hypocrite est l'acteur. *Tartuffe* est aussi un hommage au théâtre, dans le sens où Molière prend un vrai plaisir à glisser le jeu dans le jeu, dans une mise en abîme déroutante. Pour déjouer l'hypocrite, il faut à leur tour que les autres personnages jouent, deviennent eux-mêmes hypocrites. C'est vertigineux. Par exemple, la scène entre Elmire et Tartuffe. On est chez Pinter. Où est le vrai ? Où est le faux ? Il y a un profond trouble. C'est archi-cérébral et très charnel. Ils arrivent à se faire danser l'un l'autre et on ne sait plus qui mène la danse. Qui se fait prendre vraiment au jeu ? Qui se fait piéger ?

Aujourd'hui, la question paraît tout à fait cruciale : ne sommes-nous pas tous devenus des Tartuffes,

en acceptant de vivre dans ce monde fait d'abus et de violences ? Comment sortir de l'hypocrisie sans s'extraire du monde ?

Comment avez-vous traité la question religieuse ?

J'ai aussi choisi *Tartuffe* à cause de Naples et pour Naples. C'est une ville si vivante, intense, excessive. On sent une tension entre le profane et le sacré. Il y a des vierges, des autels accrochés aux murs, dans presque chaque rue, éclairés en permanence de petites veilleuses. Comme nos servantes au théâtre. Dans certains quartiers, on peut voir des photos d'habitants morts, déposées à côté de bougies et d'images du Christ. Les Napolitains ont un rapport quotidien avec leurs morts. J'ai choisi de mettre un Christ vivant sur le plateau. Je voulais qu'il exprime un rapport particulier entre le profane et le sacré, la possibilité du surnaturel et l'aspect cérémoniel et théâtral de la vie. Naples est une ville, disons, théâtrale. On y trouve la foi et la mafia, le bien et le mal, les larmes et le sang, tout cela est mêlé. J'ai finalement fait un *Tartuffe* napolitain. Je voulais préserver un certain rapport au sacré, mêlé au profane, avec ce Christ vivant, accroché à sa croix, qui peut justement descendre pour venir boire un café, fumer une cigarette, écouter de la variété italienne. Et puis, dans le dernier acte de la pièce,

«*Tartuffe* est aussi un hommage au théâtre, dans le sens où Molière prend un vrai plaisir à glisser le jeu dans le jeu, dans une mise en abîme déroutante.»

jouer l'Exempt qui rétablit presque magiquement l'ordre du monde et la justice. Placer Jésus-Christ sur la scène, c'était d'une part le représenter comme une sorte de *deus ex machina*, la résolution du coup de théâtre, le pouvoir absolu qui intervient pour ordonner les choses mais d'autre part exprimer une forme naïve et touchante de la foi qui accompagne les êtres au quotidien.

C'est une pièce sur l'émancipation ?

Oui, pour moi, la pièce va au-delà de la critique du poids de la religion. Elle ouvre bien sûr à la question de l'émancipation. J'ai imaginé qu'au départ tout le monde s'arrangeait de la présence de Tartuffe dans les murs, dans une sorte d'accommodement malhonnête. Mais dès le moment où Orgon veut marier sa fille Marianne à Tartuffe et brise l'espoir d'union entre elle et Valère, il y a un danger qui met en péril la liberté de la famille. C'est une histoire qui leur tombe dessus, qu'ils subissent, quelque chose qui va transformer leur vie, et qui peut les conduire à la catastrophe. Mais ça se retourne. Déjouer Tartuffe, c'est éviter la catastrophe, se déprendre de tout ce qu'ils subissaient ou risquaient de subir : la morale, l'autorité, le mariage forcé, la trahison. C'est tout l'enjeu de Molière. Molière défend la liberté d'aimer et par-dessus tout l'amour pour la vie.

Pourquoi avoir fait le choix scénographique d'une cuisine ?

Dans une maison, la cuisine est comme un carrefour. Sur le plateau, il fallait représenter une réalité simple, concrète, familière, un lieu de partage. C'est l'endroit où tous les membres de la famille passent, se croisent et où il se passe beaucoup de choses.

On y parle, échange, manigance. C'est aussi, dans les familles, l'endroit de tous les règlements de compte. Avant toute chose, elle incarne le lieu où l'on mange, où l'on boit du café, où on est ensemble. C'est une réalité quotidienne. Un lieu de vie, de plaisir et de jouissance. Je reviens à Alberto Sordi et son plat de pâtes. Mais cet endroit est usé, il a vieilli, c'est une vieille maison bourgeoise un peu décatie, où une certaine grandeur et une richesse ont disparu. La famille est devenue pauvre et elle vit de petits arrangements. Ils se soutiennent, ont besoin les uns des autres. C'est un peu la survie. Même dans la joie.

Cléante est un personnage clé dans votre dramaturgie.

J'en ai fait un vieil homme. L'ancien, en somme, qui fait partie des murs... C'est le témoin. Un vieux fou joyeux, qui prend plaisir à danser sous la musique. Une figure sage, poétique et lunaire. Sa folie est douce et légère. Mélancolique. Il dort,

écoute, observe, et pose des questions. Il est plongé dans ses souvenirs. Dans la première scène avec Orgon, où il veut le confronter, il pourrait apparaître moraliste et didactique. En fait, c'est une scène qui se joue entre le plateau et la salle, plus exactement à l'avant-scène avec les spectateurs directement. Le théâtre tombe. Les personnages sortent de l'intrigue, ils déposent les masques et se parlent, face à nous. Comme pour poser des questions essentielles : où est la vérité dans cette maison ? où est le bien ? où est le mal ? que s'y passe-t-il ? quelle conduite l'homme d'aujourd'hui doit-il avoir ? Malgré sa vieillesse et ce rapport flottant et évasif au temps, c'est le seul personnage qui a de vrais éclats de lucidité.

Dans un entretien, vous avez défini le théâtre comme ce qui « naît avec l'apparition de nos fantômes ». Vous pouvez développer le sens de cette définition.

Oui, c'est une de mes obsessions. Où est vraiment le théâtre ? Quel est le chemin : est-ce l'acteur qui entre dans le personnage ? ou faut-il laisser le personnage venir se déposer sur l'acteur ? En fait, il n'y a pas de règle, ni de méthode. On sait seulement qu'il y a deux êtres à part entière qui existent : l'acteur et le personnage. Deux entités. L'acteur est là, avec son humanité, il doit se mettre

en jeu avec son humanité, son passé, son histoire. Il doit mettre en coïncidence une langue écrite et un personnage avec son existence singulière, et aussi avec le monde d'aujourd'hui. Cette coïncidence, je la comprends comme l'acte d'un souvenir. Le théâtre doit fonctionner comme la remontée des souvenirs, la métempsychose, ou le rapport au temps chez Proust. Il faut imaginer des acteurs réunis sur un plateau, qui se souviennent, qui dans le souvenir font remonter le passé, le passé de ces personnages devient le présent du théâtre. Les personnages sont comme des fantômes que les acteurs font revivre à partir d'image-souvenir. Leur âme bascule dans une autre. Le fantôme naît. Tout est déjà là dans la mémoire, et le souvenir de l'acteur fait tout renaître dans l'espace-temps du plateau. Quand j'ai créé la pièce de Valère Novarina, *Le Jeu des ombres*, ou *Un instant d'après À la recherche du temps perdu* de Proust, ces questions m'ont beaucoup travaillé. Je crois que les acteurs, à travers la poésie et la littérature sont dans un rapport à la mort, à l'au-delà.

Aussi ai-je une autre obsession. Le théâtre est-il seulement dans ce que l'on montre du côté de l'acteur et ce que l'on voit du côté du spectateur? Existe-t-il uniquement dans le visible? N'y a-t-il pas une existence théâtrale dans ce qu'on imagine?

N'est-il pas ailleurs ? Je rapproche le théâtre de la littérature. Pour moi, le spectateur doit être dans la même situation qu'un lecteur : on doit lui laisser beaucoup de liberté, celle de son imagination. Il doit pouvoir retrouver ses propres fantômes en voyant un spectacle. Est poétique ce qui nous touche. Nous sommes touchés par ce que l'on reconnaît. Ce que l'on connaît déjà, peut-être même sans le savoir. C'est une histoire de reconnaissance. Les acteurs font comme s'ils se souvenaient de fantômes qui revenaient à la surface de la mémoire, et les spectateurs reconnaissent dans l'apparition des fantômes leurs propres fantômes. Pour moi, le théâtre s'exerce là, dans cette double obsession.

Jean Bellorini

Entretien réalisé par Frédéric Vossier,
conseiller artistique et littéraire,
le 8 juin 2023 à Villeurbanne

















Production Teatro di Napoli - Teatro Nazionale (Italie), Théâtre National Populaire (TNP)
Avec le soutien de l'Institut culturel Italien de Lyon
Spectacle créé le 2 avril 2022 au Teatro di Napoli – Teatro Nazionale.

Tournée Rennes, Théâtre National de Bretagne, du 19 au 23 décembre | Carpi (Italie),
Teatro Comunale di Carpi, les 20 et 21 janvier 2024 | Turin (Italie), Teatro Astra, du 24 au
28 janvier

Théâtre National de Strasbourg | 1 avenue de la Marseillaise | CS 40184
67005 Strasbourg cedex | tns.fr | 03 88 24 88 00

Directrice de la publication : Caroline Guiela Nguyen | Entretien : Frédéric Vossier
Réalisation du programme : Cédric Baudu, Suzy Boulmedais et Antoine Vieillard
Graphisme : Antoine van Waesberge | Photographies : Ivan Nocera

Licences N° : L-R-21-012171 | Imprimé par Ott Imprimeurs, Wasselonne, décembre 2023



Partagez vos émotions et réflexions
sur *Il Tartufo* sur les réseaux sociaux :

#IlTartufo

Il Tartufo

12 | 16 décembre

Salle Koltès

EN ITALIEN SURTITRÉ

Texte

Molière

Traduction en italien

Carlo Repetti

Mise en scène

Jean Bellorini

Avec la troupe du Teatro di

Napoli – Teatro Nazionale

Gigio Alberti – Orgon

Daria D'Antonio – Flipote / Un exempt

Angela De Matteo – Dorine

Francesca De Nicolais – Marianne

Ruggero Dondi – Cléante

Luca Iervolino – M. Loyal

Betti Pedrazzi – Madame Pernelle

Teresa Saponangelo – Elmire

Giampiero Schiano – Damis

Federico Vanni – Tartuffe

et

Jules Garreau – Valère

Collaboration artistique

Mathieu Coblentz

Lumière et scénographie

Jean Bellorini

Assistanat à la scénographie

Francesco Esposito

Costumes

Macha Makeïeff

assistée de

Anna Verde

Assistanat à la lumière

Giuseppe Di Lorenzo

Son

Daniele Piscicelli

Surtitres

Cécile Marroco

Équipe technique de la compagnie : Régie générale Antonio Gatto | Régie lumière Olivier Tisseyre | Régie son Daniele Piscicelli | Chef machiniste Domenico Riso
Accessoiriste machiniste Nunzio Romano | Habilleuse Daniela Guida

Équipe technique du TNS : Régie générale Charles Ganzer | Régie plateau Jean-Christophe Bardeaux, Alain Meilhac | Régie lumière Thibault d'Aubert
Électricien Alexandre Rätz | Régie son Julien Feryn | Accessoires Anne Joyaux
Régie vidéo Laurence Barbier | Habilleuse Bénédicte Foki | Lingère Hélène Wisse

dans le même temps

Évangile de la nature

CRÉATION AU TNS

Lucrèce | Christophe Perton

.....
13 | 21 déc | Salle Gignoux

spectacles à venir

Le lench

Éva Doumbia

.....
9 | 13 janv | Salle Koltès

La Chanson [reboot]

Tiphaine Raffier

.....
10 | 20 janv | Espace Grüber

et aussi...

La Chanson, court-métrage réalisé par Tiphaine Raffier

Projection à l'issue du spectacle *La Chanson [reboot]*

.....
16 et 17 janv | 21h30 | Durée 30 min | Espace Grüber

Dekalog, série en 9 épisodes réalisée par Julien Gosselin avec les artistes formé-es à l'École du TNS (Groupe 45)

Projection en présence du metteur en scène

.....
Sam 27 janv | 16 h | Durée 4h avec entracte | Salle Koltès

TNS Théâtre National de Strasbourg
03 88 24 88 00 | tns.fr | [#tns2324](https://twitter.com/tns2324)